

LA NOUVELLE DROITE REPOND A SES DIFFAMATEURS

Depuis quelques mois, Michel Polac a installé son pot de chambre à la télévision. L'émission s'appelle curieusement «Droit de réponse». Le 17 avril dernier, le roi du pipi-caca a réuni quelques autres amateurs de détritits pour faire à la nouvelle droite un procès digne de ceux de Moscou. Les inculpés n'avaient pas été convoqués, si bien que les procureurs purent débattre tranquillement leurs dossiers truqués. Quelques semaines auparavant, à Strasbourg, une conférence de Jean Haudry était annulée à la suite de manipulations subtiles et de pressions inadmissibles. Rien de nouveau : la chasse aux sorcières continue. A défaut de pouvoir brûler les livres qui les dérangent, les falsificateurs pratiquent le terrorisme intellectuel le plus grossier, avec la complicité du «Nouvel Observateur». La nouvelle droite n'a jamais manqué d'adversaires. Mais cette fois, elle n'est pas tombée sur les plus fins.

Le stade pipi-caca de la pensée

«**E**t merde... Pour décourager les fines bouches, et puis merde, parce que ça ne va pas, parce que j'emmerde, parce que je vais dire des choses grossières, parce que j'ai envie de chier, si ce n'est tout de suite, dans une heure ou deux, et demain ça recommencera, à moins que je sois constipé, et c'est tous les jours pareil, depuis que je suis né, et maintenant on veut même plus me torcher, personne, faut que je le fasse tout seul, toujours tout, tout seul, comme un grand, déjà sur le pot on me disait de pousser, moi je trouvais ça inutile, à quoi bon ? Un jour ou l'autre ça vient quand même, et si ça ne venait pas, plus jamais, eh on crèverait non ? Et alors ? Ce serait toujours mieux que de forcer...»

Il y en a comme cela deux cent quarante-sept pages. C'est le début d'un livre de Michel Polac, au titre suggestif : *Maman, pourquoi m'as-tu laissé tomber de ton ventre ?* (on se le demande en effet), paru chez Flammarion en 1969. Le style, c'est l'homme, paraît-il. Le style Polac, c'est le stade pipi-caca de la pensée.

Polac a toujours «envie de chier». Depuis quelques mois, il a installé son pot de chambre à la télévision. L'émission s'appelle «Droit de réponse». Elle passe toutes les

semaines, le samedi, sur TF-1. Le 17 avril, Polac s'y est attaqué à la Nouvelle droite. Dans son style habituel : pipi-caca. Mais cette fois-ci, à force de «pousser» sur son pot, il a jeté le Souchon un peu loin.

L'émission s'intitulait «Les écuries d'Augias». On devait y parler des gros bras du SAC : activisme politique et magouilles électorales. Sujet hautement intellectuel, on le voit. Mais la conversation dévia rapidement. On en vint bientôt à parler de la Nouvelle

droite. Ce fut pour déverser sur son compte un tombereau d'injures, émaillées des accusations (rituelles) de «fascisme» et de «nazisme». Événement imprévu ? Nullement. Coup parfaitement monté au contraire, comme le démontre le choix des invités, ainsi qu'un générique de fin manifestement préparé à l'avance. Coup sans risques en tout cas. Les accusés n'ayant été ni prévenus ni conviés à se défendre, on put les diffamer à foison.

Chez Polac, les amateurs de détritits s'en sont donnés à cœur joie

Sur le plateau, quelques figures de connaissance. En premier lieu, l'ex-stalinienne Madeleine Rébérioux, professeur à Paris-VIII. Elle s'en était déjà pris à la Nouvelle droite le 28 février, à Lille, lors du congrès de la Ligue des droits de l'homme, dont elle préside la commission «extrême droite» (1). A ses côtés, Alain Schnapp, gauchiste en mai 1968, présentement maître-assistant à l'Institut d'art et d'archéologie de Paris-1, adversaire résolu de la Nouvelle droite, lui aussi (2). Un peu plus loin, Jean-Marc Théolleyre,

chroniqueur au *Monde*, auteur d'un livre délirant sur *Les néo-nazis*. Enfin le Souchon de service, dont nul n'ignore les fantasmes

(1) Précisons, pour les naïfs, qu'il n'y a pas de commission «extrême gauche» à la Ligue des droits de l'homme. Et que la commission «extrême droite» travaille en collaboration avec certains membres du MRAP (communiste) et de l'Association Curriel (rapport intérieur de Michel Echaubard, secrétaire général de la Ligue, p. 7).

et les obsessions. Qui est Georges Souchon ? Un avocat qui, en ce qui concerne la Nouvelle droite, ne prononce que des réquisitoires. A quel titre était-il invité ? A aucun. Souchon n'est ni écrivain, ni journaliste, ni universitaire, ni historien. A vrai dire, il n'est rien du tout, sinon le-monsieur-qui-hait-la-Nouvelle-Droite. C'est là sa raison d'être, son motif d'existence. Souchon n'existe publiquement que par la Nouvelle droite : il espère, en la diffamant, obtenir la notoriété que ses œuvres seraient bien incapables autrement de lui donner. Inlassablement, il fouille les poubelles de l'histoire pour y confectionner des fiches de police. Un amateur de détrit. Méprisable.

Résultat : une émission d'une objectivité digne du *Juif Süß* (ou des *Dix commandements*). Jean Ferré écrira : «C'est à la droite en général, à ce qu'il nomme Nouvelle droite en particulier, que Polac voulait s'en prendre, ayant méticuleusement manigancé son coup (...) Extrême droite, groupuscules nazis, attentats dans les trains, autodafés, GRECE, et même *Figaro-Magazine*, furent jetés sur le plateau, en vrac. Le plus pittoresque — et le plus infâme — des amalgames (...) Je pensais à Maurras, à tous les lettrés nationalistes, aux soixante-cinq mille volumes de la bibliothèque d'Alain de Benoist... Soudain, mon rire s'arrêta : sur l'écran s'affi-

chaient des torsos de malfrats tatoués de croix gammées. Ces photos avaient donc été combinées pour illustrer l'amalgame. Ce coup monté, ce traquenard, cette falsification, ce scénario minuté, c'est ce que M. Polac appelle un *droit de réponse*. Un seul mot convient : imposture» (*Le Figaro-Magazine*, 24 avril 1982).

Le surlendemain, lundi 19 avril, *Le Quotidien de Paris* titre : «La Nouvelle droite agressée en direct chez Polac». L'article contient une première mise au point d'Alain de Benoist. Quelques jours plus tard, le samedi 24 avril, le même journal publie, sur une double page, un longue tribune libre d'Alain de Benoist, intitulée «*Droit de réponse*» ou *droit de se taire* ? Cet article, qui réfute tous les arguments de l'émission, est assorti de textes de Michel Polac (pipi-caca) et du procureur Souchon, qui se contente de ressortir ses fiches de police. On y reviendra plus loin (3).

A peu près au même moment, dans un compte-rendu du livre de Théolleyre (paru aux éditions Messidor, filiale du parti communiste), Eric Roussel, par ailleurs chroniqueur à *France catholique-Ecclesia*, reprend de façon diffamatoire, à coups de citations tronquées, des assertions de la même eau, qu'il trouve même encore le moyen d'aggraver (*Le Monde*, 20 avril 1982).

Ceux qui rêvent de brûler les livres de la nouvelle droite se sont démasqués

La parution de ce texte entraîne, au nom du GRECE, un droit de réponse de Roger Lemoine, qui est publié dans *Le Monde* du 5 mai. Lemoine conclut ainsi sa réponse : «A quel souci répondent les textes de Théolleyre et de Roussel, sinon celui de contribuer à la chasse aux sorcières qui se dessine aujourd'hui ? (...) Les mots ne sont pas innocents. Reprendre à son compte, comme le fait Roussel, l'affirmation que «certains militants du GRECE sont des nazis en puissance», c'est très clairement — et en toute connaissance de cause — désigner des hommes au terrorisme. Terrorisme intellectuel aujourd'hui. Demain, terrorisme physique ?»

De son côté, Pierre Barrucand, maître de recherches au CNRS, médaillé de la résistance, ancien membre du parti socialiste, adresse une lettre au *Monde*, afin d'exprimer son «indignation» et sa «stupeur». «Je ne suis pas membre du GRECE, écrit-il, et j'ai toujours eu des engagements libéraux et démocratiques. Je ne suis pas d'accord avec certaines positions de Pierre Vial ou d'autres membres du GRECE. Mais je suis incapable de trouver quelque signe de néonazisme chez eux». Il ajoute : «Les thèses de MM. Roussel et, semble-t-il, Théolleyre, sont scandaleuses et mensongères, mais plus encore est pernicieux le fait que *Le Monde* se permette de reprendre de telles élucubrations». Cette lettre ne sera jamais publiée.

L'offensive anti-Nouvelle droite ne s'arrête toutefois pas là. Quelques semaines plus tôt, en effet, a éclaté ce qu'il faut bien appeler l'«affaire Haudry».

Elle commence au début du mois de février, lorsque Jean Haudry, agrégé de grammaire, docteur ès lettres, professeur de sanskrit, doyen de la faculté des lettres et civilisation de l'université Jean Moulin (Lyon-III), directeur d'études à l'école pratique des hautes études (IV^e section), directeur de la revue *Etudes indo-européennes*, auteur d'un essai récent sur *Les Indo-Européens* (PUF, «Que sais-je ?», 1981), voit annulée par les organisateurs — mais à leur corps défendant — une conférence qu'il devait prononcer, dans le cadre de l'Association des étudiants en histoire de Strasbourg, sur le thème : *L'héritage indo-européen*. Très vite, il s'avère que les organisateurs ont subi des «pressions». *Le Quotidien de Paris* (3 février 1982) explique : «On reproche à Jean Haudry d'avoir fait l'objet d'un compte-rendu bienveillant dans la revue *Eléments*» (sic).

Cette annulation déclenche une sorte de scandale. L'organisateur de la conférence, Philippe Jung, alerte la presse. «Un nouvel épisode concret d'une certaine forme de terrorisme intellectuel vient de se jouer», constate José Meininger dans *Les Dernières nouvelles d'Alsace* (6 février).

Le professeur François-Georges Dreyfus,

adjoint au maire de Strasbourg, est indigné. Il soulève l'affaire au conseil de l'université de Strasbourg-II et décide de lancer, auprès de ses collègues, une pétition en faveur de la liberté d'expression. Il déclare : «Interdire, par des manipulations subtiles et lâches, la communication du professeur Haudry sur un sujet de sa spécialité, relève d'une mécanique totalitaire». Parallèlement, un «collectif libertés étudiantes» se met sur pied. Il dénonce publiquement l'«Inquisition» et les «cabinets noirs de la censure». De son côté, l'Association des étudiants d'histoire, pour protester contre l'«intolérance» et les «inadmissibles pressions» dont elle a fait l'objet, décide de prononcer sa propre dissolution. Jean Haudry n'a pu parler (4), mais ceux qui, contre lui, se sont déclarés partisans de la censure — en attendant, probablement, de pouvoir brûler ses livres — se sont démasqués.

Apparemment, en tout cas, le livre de Haudry, modèle de prudence, d'érudition et d'objectivité (5) empêche de dormir beaucoup de monde. Deux semaines après les incidents de Strasbourg, le 20 février, *Le Nouvel observateur* publie, sous la signature de Maurice Olender, une violente attaque contre lui. S'y ajoute, dans la revue *L'Histoire* (mars 1982), une recension des *Indo-Européens*, non signée cette fois, mais dont le texte est par endroits identique à celui du *Nouvel observateur* — et a donc, selon toute vraisemblance, le même auteur.

Pour faire bonne mesure, Alain Schnapp fait paraître, dans le même numéro de *L'Histoire*, un article intitulé *Quand les nazis se faisaient archéologues* (6). Et, dans l'organe du MRAP, *Différences* (février 1982), un article sur un sujet voisin, qu'on ne s'étonnera pas de voir co-signé par Jean-Paul Demoule, ce personnage s'étant récemment signalé à l'attention publique en soutenant, avec les arguments les plus fantaisistes, la thèse de la non-existence d'un peuple indo-européen (7).

Du livre de Haudry, l'anonyme de *L'Histoire* écrit : «On y apprend que les Indo-Européens ont bien existé» (sic). Quel scandale, en effet ! Suit un procès d'intention caractérisé : «L'auteur a exposé l'idéologie générale des Indo-Européens, telle apparemment qu'il la rêve». Exemple : Haudry précise, selon le «résumé» donné par l'anonyme, que les Indo-Européens «ont une religion païenne (sic.), c'est-à-dire paysanne, reflet de la diversité du peuple, tolérante, excluant le prosélytisme, ignorant les dogmes, sans fanatisme». Qu'on soit pour la tolérance et contre le fanatisme, est évidemment insupportable pour l'anonyme. Autre exemple : Haudry dit que les Indo-Européens ont «le goût des espaces larges». L'anonyme ajoute froidement : «*Lebensraum*, pourrait-on dire» ! On n'invente rien.

Poursuivant sur sa lancée, l'anonyme reproche à Haudry d'avoir utilisé, pour son travail, des textes «non contemporains» du peuple indo-européen. Ce qui est vraiment le sommet de l'imbécillité, quand on sait que

c'est précisément à partir de textes «non contemporains» que Dumézil a pu reconstituer avec exactitude toute l'«idéologie» indo-européenne — et que, d'une façon générale, toute la fécondité de la démarche dumézilienne tient au fait que son auteur, rompant avec les vieilles méthodes historico-philologiques, a su étudier «dans une pers-

pective synchronique les récits exposés et reçus sur le mode diachronique, et en rattachant cet ensemble structuré à une idéologie très ancienne, nettement antérieure à la date où il est produit» (John Scheid, *Georges Dumézil et la religion romaine*, in *Cahiers du Centre Thomas More*, mars 1982).

Jean Haudry n'a pas le droit de parler, car il a commis un «péché mortel»

L'anonyme conclut : «Pourquoi les Presses universitaires de France ont-elles pris la responsabilité d'éditer cet ouvrage (...) dans une collection de vulgarisation scientifique réputée ?» Question faussement naïve, qui revient, une fois de plus, à prôner la censure ou l'interdiction. Si l'anonyme, à qui l'idée de «tolérance» fait dresser le poil, présidait aux destinées de l'édition française, les

(2) Cf. notamment : Alain Schnapp et Jesper Svenbro, «Du nazisme à 'Nouvelle école', repères sur la prétendue Nouvelle droite», in «*Quaderni storia*», 11, janvier-juin 1980, 107-119.

(3) *Le même jour, en prévision de futures poursuites judiciaires, un exploit d'huissier est notifié à Polac sur le plateau même de son émission.*

(4) *Le professeur Haudry prononcera sa conférence, sans difficultés, le 12 mars à Lyon, sous les auspices de l'Association d'archéologie et d'histoire de Cluny et du Cercle culturel Roger Caillois.*

(5) Cf. l'article de Jean Varenne, «L'héritage indo-européen», in «*Éléments*», 40, hiver 1981-82, 37-39.

(6) *A propos de l'«archéologie nazie» (expression sémantiquement comparable à celle de «physique juive», utilisée précisément par les nazis), Alain Schnapp déclare : «Financée par la bureaucratie hitlérienne, elle peut se targuer d'un certain nombre de résultats scientifiques. Mais... elle nourrissait, sur la base de ses travaux scientifiques, les délires les plus monstrueux». Passage qui laisse rêveur sur la conception que Schnapp semble avoir de l'activité scientifique.*

(7) J.P. Demoule, «Les Indo-Européens ont-ils existé ?», in «*L'Histoire*», novembre 1980, 108-120. A propos de ce texte, cf. Alain de Benoist, «Haro sur nos ancêtres», in «*Éléments*», 38, printemps 1981, 5-9 ; et aussi Jean Gauthier, «La résurrection des Indo-Européens», in «*Histoire-Magazine*», avril 1982. Plus récemment, dans «*Le Débat*» (mai 1982), J.P. Demoule a récidivé, cette fois en s'attaquant à la notion de «révolution néolithique». Son article s'achève sur ce passage, qui a au moins le mérite d'en révéler clairement l'intention : «Ce qui est beau, dans cette histoire de révolution néolithique, c'est que ce concept fondateur par excellence de la maîtrise occidentale se dissout au fil des théories fondatrices et flotte avec elles dans leur dérive» (sic).

auteurs qui ne lui plaisent pas seraient réduits à l'exil. Comme dans l'Allemagne hitlérienne, précisément.

Enfin, il y a le péché mortel. A la fin de son livre, Jean Haudry a voulu chercher à savoir si l'on pouvait déterminer les «types physiques» dominants chez les Indo-Européens. Et, au revers d'une phrase, il a cité le nom de l'anthropologiste Hans F.K. Günther, que la bande Souchon, Schnapp et Cie, qualifie, selon la formule démonologique consacrée, de «raciologue officiel du Reich nazi».

Il n'en faut pas plus aux adversaires d'Haudry pour hurler au «racisme». Dans *Le Nouvel observateur*, Maurice Olender relève le fait avec indignation. Interrogé par la revue *Art Press* (mars 1982), il redouble sa critique : «Certains auteurs, citant abondamment Georges Dumézil, affirment l'existence historique d'un groupe ethnique biologiquement homogène qu'ils nomment «Indo-Européen», alors que rien dans l'œuvre de Dumézil n'autorise à parler un tel langage». Même son de cloche chez Jean-Paul Enthoven, ami de B.H. Lévy, qui, «chapeautant» l'article d'Olender paru dans *Le Nouvel observateur*, accuse la Nouvelle droite de «dévoyer» (sic) l'œuvre de Dumézil et écrit : «Personne n'a le droit, aujourd'hui, d'utiliser les travaux de Dumézil pour affirmer que les Indo-Européens formaient, originellement, une race».

L'inconvénient est que ce sont là des mensonges éhontés. Indépendamment du fait qu'il n'y a rien de déshonorant à constituer une race (et que le racisme commence seulement lorsqu'on en représente une comme «supérieure»), nous mettons au défi MM. Enthoven, Olender et consorts, de citer un seul texte émanant de la Nouvelle droite où il serait affirmé que «les Indo-Européens formaient, originellement, une race».

La Nouvelle droite a toujours écrit que ce serait une absurdité de vouloir considérer les Indo-Européens comme une race : non seulement les concepts d'«indo-européen» et de «race blanche» ne sont pas synonymes, mais ils ne sont même pas de même nature. Aussi bien, pour nous qui rejetons tout «biologisme», n'est-ce pas la notion de race, mais celles de culture et de destinée historique que nous tenons pour essentielles. Or, de ce point de vue, aucun doute n'est permis. Les Indo-Européens formaient, originellement, bel et

bien un ensemble culturel et «idéologique» homogène. Et c'est cela qui compte.

Ainsi que Jean Haudry est le premier à le souligner, «la communauté linguistique n'implique pas nécessairement peuple ou nation». Toutefois, dans le cas des Indo-Européens, la communauté linguistique renvoie à une idéologie, et c'est cette idéologie qui, dans leur cas, permet de le considérer comme un peuple. Georges Dumézil, parmi d'autres, a montré l'existence chez les Indo-Européens d'une idéologie qui leur est propre, et dont la structure trifonctionnelle constitue comme l'épine dorsale. Cette idéologie, poursuit Dumézil, se définit comme «l'ensemble des façons de voir le monde, la conception globale de l'univers et des forces qui l'orientent et la sous-tendent, telle qu'elle s'exprime dans la religion, la philosophie, la poésie, le langage, les rapports sociaux, etc.» Elle ne permet certes pas de «fabriquer de l'histoire, ni même de la pré-histoire», en ce sens qu'elle ne permet pas de reconstituer des «chroniques» ou des événements. Elle atteste, par contre, du fait même de son caractère global, de sa complexité, de l'existence du peuple qui l'a fait naître et qui l'a portée. Une «masse indifférenciée d'individus» (Haudry, op. cit., p. 40) ne donne pas naissance, en effet, à une telle idéologie. «Un agrégat temporaire d'individus ne forge pas une idéologie structurée comme le modèle trifonctionnel» (Jean Haudry, lettre au *Nouvel observateur*, 20 mars 1982). Dire que c'est là seulement une «hypothèse», c'est véritablement ne rien dire. En matière scientifique, il n'y a que des hypothèses. Aussi longtemps qu'une hypothèse n'a pas été prouvée fautive, elle vaut comme certitude. Dans le cas présent,

«Le Nouvel Obs» le magazine qui rend bête...

à suivre...

HISTOIRE DES IDÉES POLITIQUES.
par François Châtelet, Olivier Duhamel,
Evelyne Pissier-Kouchner.

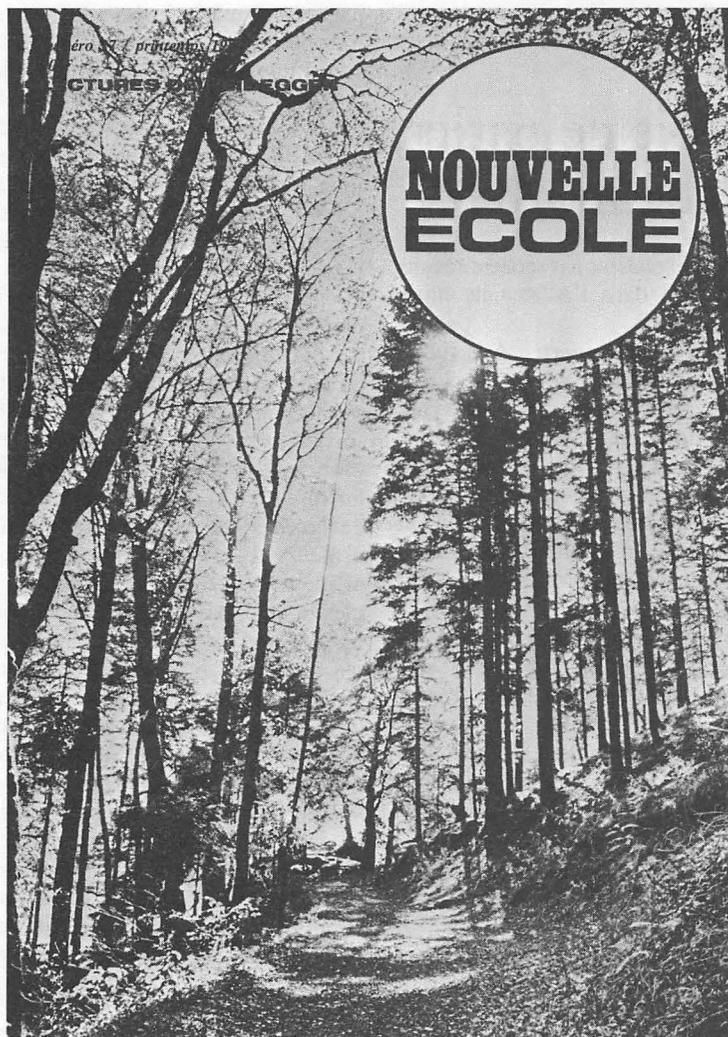
L'histoire des idées politiques et les avatars de l'État (de Platon à Mao Zedong) sous forme de manuel. Une réussite magistrale. (P.U.F., «Mémentos Thémis», 294 p.)

LE PRINCE BUREAUCRATE. par Romain Laufer et Catherine Paradise. Et si le marketing était la forme moderne du sophisme ? Machiavel au pays des managers ou le Prince et la bureaucratie (Flammarion, 352 p.)

ÉLÉMENTS, n° 40, hiver 81-82.
Ouah ! Ouah ! Grrr... La revue qui rend sourd. (13, rue Charles-Lecoq, Paris 15^e)
CARTIQUES, exercices de réflexion
PHIQUES ET PRATIQUES EXPRESSI-

Voici comment «Le Nouvel Obs» du 20 février 1982 rend compte du n° 40 d'«Éléments». La c... à l'état pur.

VIENT DE PARAITRE :



LECTURES DE HEIDEGGER

Au sommaire de ce numéro 37 :

- Thème central : lectures de Heidegger**
 - «Pour en finir avec le nihilisme» (Guillaume Faye et Patrick Rizzi)
 - «Le sacré : unité du monde et destin du peuple» (Patrick Simon)
 - «Conception de l'homme et Révolution conservatrice : Heidegger et son temps» (Robert Steuckers)
- Mélanges**
 - «Idée prussienne, destin allemand» (Gérard Nances et Robert Steuckers)
 - «Régis Debray et la raison politique» (Alain de Benoist)
- Et toutes les rubriques habituelles**

160 pages. 50 F. En vente au service librairie d'*Eléments* (voir page 35).

l'«hypothèse» d'un peuple indo-européen porteur d'une idéologie spécifique est la seule qui puisse rendre compte de façon satisfaisante de l'existence de celle-ci.

Telle est bien la position de Georges Dumézil, qui ne cesse de parler des «Indo-Européens communs», et dont l'essai sur *Les dieux souverains des Indo-Européens* (PUF, 1952) s'ouvre sur les phrases suivantes : «En vous proposant une enquête sur les dieux des Indo-Européens, je suis assuré de ne pas forger une notion vaine. Un fait, exploré dans tous ses détails par les linguistes, prouve que ce vieux *peuple* préhistorique concevait ses dieux, et des dieux individuels, groupés en société».

Quand «L'Obs» défend la pratique de l'imprimatur

Il a existé un peuple indo-européen. Ce peuple, n'étant pas composé de fantômes, présentait nécessairement, comme tout peuple existant ou ayant existé, un certain nombre de caractéristiques physiques, distribuées statistiquement, et dont certaines étaient par définition plus répandues que d'autres. S'interroger sur ces caractéristiques est parfaitement normal — et l'on ne voit pas, en tout cas, ce qu'il pourrait y avoir de *répréhensible* dans cette interrogation.

Jean Haudry ne dit pas autre chose, quand il écrit : «Si l'expression de «race indo-européenne» est impropre, il est en revanche légitime de chercher à déterminer les types physiques représentés par les locuteurs» (op. cit., p. 122). «Pour y parvenir, ajoute-t-il, on dispose de deux sortes d'information : l'étude anthropologique des ossements humains trouvés dans les sites considérés (pour d'autres raisons) comme indo-européens ; le témoignage des textes anciens et des documents figurés. Cette seconde source a l'avantage de ne pas dépendre d'une hypothèse préalable. Or, ces témoignages concordent pour désigner la race nordique, sinon comme celle de l'ensemble du peuple, du moins comme celle de sa couche supérieure». C'est là un fait incontestable, que les critiques de Haudry se sont évidemment bien gardés de réfuter.

A l'appui de cette affirmation, Haudry cite des auteurs très différents : M. Much, Françoise Le Roux, C.L. Guyonvarc'h, P. Faure, Hans F.K. Günther, L. Renou, J. Filliozat, G.D. Kumar. Olender, qui, dans sa recension, ignore superbement l'argumentation d'Haudry, passe tous ces auteurs sous silence. A l'exception d'un seul : Günther, dont Haudry, en tout état de cause, se borner à signaler le *titre* d'un ouvrage (*Die nordische Rasse bei den Indogermanen Asiens*). Voilà le procédé.

La manœuvre est en fait bien claire. Dans un premier temps, on attribue à la Nouvelle droite (ou à Jean Haudry) des vues qu'elle

n'a pas soutenues. Dans un second temps, on démontre, sans peine, que Georges Dumézil, dont la Nouvelle droite a vanté les mérites, n'a jamais exprimé, les idées en question. Dans un dernier temps, on en conclut que la Nouvelle droite a «dévoté» Dumézil. Il est difficile d'être plus malhonnête. Comme l'a écrit Haudry lui-même, dans sa réponse au *Nouvel observateur* (art. cit.) : «Maurice Olender ne se souci pas de suivre un raisonnement ; il tente de diffamer un auteur».

Jean-Paul Enthoven ne procède pas différemment. Il recommande en effet à ses lecteurs de lire «avec indignation» (sic) le volume consacré à Georges Dumézil par les éditions Copernic — volume dont l'iconographie équivoque permet de croire que Dumézil en est l'auteur, alors qu'il n'a même pas accordé son *imprimatur* à cette publication».

Gravement mis en cause, en tant que directeur de l'ouvrage incriminé, Jean-Claude Rivière, professeur agrégé à la faculté des lettres de Nantes, répond au *Nouvel observateur* que «le volume en question ne comporte aucune iconographie, ce qui le dispense en la matière de la moindre équivoque. Et qu'à aucun moment, des opinions ou des conclusions opposées à celles de Georges Dumézil n'y ont été attribuées à ce dernier». Il ajoute : «Quant à la très ecclésiastique pratique de l'*imprimatur*, elle m'est probablement plus étrangère qu'à Jean-Paul Enthoven. Que ce dernier me permette seulement de lui indiquer que je m'honore depuis déjà bien des années de l'amitié de Georges Dumézil, et que celui-ci a lui-même révisé le texte que nous avons publié». Ce droit de réponse ne sera jamais publié. Quand on est diffamé par *Le Nouvel observateur*, on n'a pas le droit de se défendre.

Mais la rumeur se diffuse. Dans la revue jésuite *Projet* (mars 1982), un dénommé

Jean-Paul Louis publie un article sur *Georges Dumézil et l'idéologie indo-européenne*. On y apprend que Dumézil a «désavoué publiquement» les références à son œuvre qui se trouvent dans les publications du GRECE.

Il s'agit là, à nouveau, d'un mensonge éhonté. Et à nouveau, nous défions quiconque de citer, dans quelque publication de la Nouvelle droite que ce soit, une seule opinion qui aurait été prêtée à Georges Dumézil, et qui ne serait pas la sienne. De même que nous défions quiconque de relever dans ses propos un désaveu à notre endroit.

Au vrai, Georges Dumézil n'a ni à approuver ni à désapprouver les vues de la Nouvelle droite. En consacrant à son œuvre un certain nombre de textes et d'ouvrages, la Nouvelle droite n'a pa cherché à l'«embrigader» ni à le «récupérer». Elle a seulement voulu attirer l'attention sur des travaux que bien des universitaires ont longtemps cherché à occulter, et dans lesquels elle trouve abondance d'éléments d'information qui nourrissent sa propre réflexion. La Nouvelle droite entretient avec Georges Dumézil des relations intellectuelles, analogues, ni plus ni moins, à celles qu'elle entretient avec bon nombre d'autres spécialistes des études indo-européennes dans le monde. Georges Dumézil a eu connaissance du manuscrit de Jean Haudry avant sa parution. Il a également eu connaissance, dans les mêmes conditions, de l'essai publié aux éditions Copernic, dont il a corrigé certains passages et complété la bibliographie. Il entretient des relations suivies avec Jean Haudry, Jean Varenne, François-Xavier Dillmann, Jean-Claude Rivière. Il a également accordé à Alain de Benoist une longue *interview*, parue dans *Le Figaro-Dimanche* du 29-30 avril 1978, après qu'il en eut revu, corrigé et approuvé le contenu. Pour le reste, il se consacre à son œuvre, et c'est très bien ainsi (8).

La nouvelle droite a démontré la nocivité intrinsèque du racisme

Revenons maintenant au sieur Souchon. Des propos tenus par ce personnage au cours de l'émission de Michel Polac, et du texte qu'il a fait paraître dans *Le Quotidien de Paris*, il ressort un certain nombre d'accusations. Celles-ci peuvent se résumer de la façon suivante : 1) L'idéologie de la Nouvelle droite est de caractère «raciste» ; 2) Alain de Benoist appartient à un mouvement national-socialiste dénommé Northern League, fondé par le «racologue nazi» Hans F.K. Günther, avec lequel la Nouvelle droite entretient (ou a entretenu) des rapports étroits.

A l'appui de ses dires, Souchon cite un pamphlet du propagandiste britannique d'extrême gauche Michael Billig, pamphlet qui a d'abord paru, voici quelques années, en Angleterre, avant d'être traduit, sous une

version quantitativement plus développée, aux éditions François Maspéro, sous le titre *L'Internationale raciste. De la psychologie à la science des races* (1981). (Une édition allemande a également été publiée depuis). Il suffit en fait de lire ce livre pour en constater la parfaite nullité : il s'agit d'une simple compilation d'informations «orientées», plus ou moins bien recopiées à partir de sources secondaires, afin d'en faire une manière de brûlot journalistique. (Le «sérieux» de l'entreprise peut être apprécié, par exemple, au fait que Billig cite, comme l'un des représentants de l'«Internationale raciste» l'un des plus célèbres psychologues contemporains, l'Anglais Hans J. Eysenck, qui, pour des raisons personnelles, a dû fuir la montée du nazisme en 1933 !).

Les assertions souchoniennes sont, bien

entendu, autant de mensonges et de calomnies.

Rappelons d'abord, textes à l'appui, que la Nouvelle droite a constamment condamné le racisme. Non seulement elle l'a condamné, mais on peut même dire qu'elle est, à «droite», la seule école de pensée qui en ait démontré, sur un plan théorique, les erreurs fondamentales et la nocivité intrinsèque. Un chapitre entier du livre d'Alain de Benoist, *Les idées à l'endroit* (Hallier, 1979), s'intitule *Contre le racisme* (pp. 145-156) ; un autre, *Ni haine de race, ni haine de classe* (pp. 157-158). Au XIVème colloque du GRECE, le 9 décembre 1979 à Paris, le thème retenu était : «Contre tous les totalitarismes» ; le sujet de la communication d'Alain de Benoist, *Le totalitarisme raciste* (9). Il n'y a donc pas sur ce point la moindre équivoque.

Vous avez dit Günther ?

Quant à Günther, dont les adversaires de la Nouvelle droite font grand cas (Billig lui consacre plusieurs pages, Souchon le cite à de nombreuses reprises, Olender reproche à Haudry de l'avoir mentionné), voyons de plus près de qui il s'agit.

Né le 16 février 1891, Hans F.K. Günther fait ses études à Fribourg en Brisgau et à Paris (où, en 1911, il suit notamment les cours de Durkheim). Très tôt, il se dirige vers l'anthropologie, l'ethnologie et la sociologie. En 1923, il s'installe en Suède, où il travaille notamment, à Uppsala, à l'Institut d'Etat de biologie raciale dirigé par le professeur Herman Lundborg.

Dès la publication de ses premiers livres, au tout début des années vingt, il s'impose rapidement comme l'un des chercheurs qui gravitent plus ou moins dans l'orbite de la Révolution conservatrice. Ses ouvrages portent sur des domaines très différents, mais c'est incontestablement l'étude des races qui retient prioritairement son attention. (D'où le surnom de «Rassen-Günther» qu'on lui donnera par la suite). Son essai le plus connu, le *Rassenkunde des deutschen Volkes*, paru à Munich en 1922, et qui a pour sujet la distribution des types raciaux européens en Allemagne, lui vaut la célébrité. Il s'en vendra au total plus de 125 000 exemplaires. (Une version abrégée, le *Kleine Rassenkunde des deutschen Volkes*, publiée en 1929, dépassera le demi-million d'exemplaires). Au moment de sa parution, l'un des plus célèbres généticiens de ce siècle, Eugen Fischer (1874-1967), y voit «une étude brillante de

(8) Pour plus de précisions, cf. Jean-Claude Rivière, «Actualité de Georges Dumézil», in «Eléments», 32, novembre-décembre 1979, 15-17.

(9) Texte publié dans «Eléments», 33, février-mars 1980, 13-20.

l'ethnologie allemande (..) qui donne une image vigoureuse et, pour l'essentiel, juste des différentes races qui composent notre peuple».

La démarche de Günther est celle, alors répandue dans le monde entier, de l'anthropologie physique et morphologique. Appliquant à l'Allemagne la méthode déjà employée par les Anglais Beddoe (*Races of Britain*, 1885) et Ripley (*Races of Europe*, 1900), Günther reprend et perfectionne la classification de Deniker, qui fait à ce moment-là autorité, et qui, au même moment, est utilisée en France par le professeur Henri Vallois, professeur au Muséum national d'histoire naturelle, directeur du Musée de l'homme et de l'Institut de paléontologie humaine, fondateur de la revue *L'Anthropologie* (actuellement publiée chez Masson) et auteur d'une *Anthropologie de la population française* (Didier, 1943) (10).

En 1929, Günther revient en Allemagne et s'installe à Iéna, où, l'année suivante, il est nommé professeur titulaire de la chaire d'anthropologie sociale à l'université. Par la suite, il enseignera à Berlin (1935), puis dans sa ville natale de Fribourg en Brisgau (1939). Son dernier livre sur les problèmes raciaux (*Herkunft und Rassengeschichte der Germanen*) paraît en 1935. Il se consacre ensuite essentiellement à la sociologie de la famille, à la sociologie rurale et à l'histoire des religions.

Sous le III^{ème} Reich, Günther fut incontestablement l'un des très rares auteurs de la Révolution conservatrice qui, malheureusement, se compromit avec le nouveau régime. Souvent cité dans les publications officielles, il fit l'objet d'un certain nombre de distinctions honorifiques, surtout, semble-t-il, grâce à l'appui d'Alfred Rosenberg, qui, à partir de 1933, entreprit également de patronner la Nordische Gesellschaft de Lübeck.

Peut-on, pour autant, définir Günther comme un «racologue nazi»? Les choses sont en fait beaucoup plus complexes. S'il est exact, en effet, que, dans un premier temps, une fraction du régime nazi tenta d'annexer son œuvre (11), il est non moins certain que celle-ci présentait, avec la doctrine officielle du III^{ème} Reich, des divergences fondamentales, qui expliquent une opposition qui, dans les dernières années du régime, devint de plus en plus manifeste.

Dans les mémoires qu'il a fait paraître après la guerre (*Mein Eindruck von Adolf Hitler*, Hohe Warte, Pähl, 1969), Günther porte lui-même un jugement extrêmement sévère sur le III^{ème} Reich. Ce point de vue est corroboré, pour l'essentiel, par le très remarquable ouvrage consacré par Hans-Jürgen Lutshöft à la «pensée nordique» en Allemagne (*Der Nordische Gedanke in Deutschland, 1920-1940*, Ernst Klett, Stuttgart, 1971), ouvrage dont la plus grande partie porte sur Günther, et dont l'auteur montre parfaitement le caractère très ambigu de la relation entre ce dernier et le national-socialisme.

Dans son article du *Quotidien de Paris*, Georges Souchon affirme que Günther «collaborait régulièrement aux publications nationales-socialistes officielles *Die Sonne Volk und Rasse* et *Neues Volk*», ainsi qu'à la *Zeitschrift für Rassenkunde*, dont il était le «rédacteur en chef»; qu'il fut décoré en 1941 de la médaille Goethe par Rosenberg; qu'il figurait «parmi les invités d'honneur de la conférence inaugurale de l'Institut de recherches sur la question juive de Francfort, créé par Rosenberg en mars 1941»; enfin

que, «chassé de l'université allemande, où le régime nazi l'avait fait entrer, Günther sera contraint, après la guerre, d'écrire sous pseudonymes pour échapper à sa réputation de raciologue nazi».

Dans ces «informations», que Souchon recopie chez Billig (12), un seul fait est exact. A l'occasion de son 50^{ème} anniversaire, le 16 février 1941, Günther a effectivement reçu la médaille Goethe pour les arts et les sciences (13). Le reste est fantaisie pure ou information tronquée.

L'art de diffamer en accumulant les erreurs de détail

La revue *Die Sonne Volk und Rasse*, citée comme telle par Billig (op. cit., p. 55), n'a tout simplement jamais existé. Il y a eu, par contre, deux revues bien différentes, *Die Sonne et Volk und Rasse*, dont Billig, suivi par l'inénarrable Souchon, parle donc par ouï-dire, sans en avoir jamais lu une ligne.

Sie Sonne est une publication, d'abord hebdomadaire, puis mensuelle, créée en 1924 et animée par Hans Wegener, Hanno Konopacki-Konopath, Max Robert Gerstenhauer et Werner Kulz. Aucun de ces personnages n'a appartenu à la mouvance nationale-socialiste. Günther n'a pas donné sous le III^{ème} Reich un seul article à *Die Sonne*, qui a d'ailleurs cessé de paraître en 1940.

Créée en 1926 à l'initiative de l'anthropologiste Walter Scheidt, la revue *Volk und Rasse* fut dirigée à partir de 1928 par Otto Reche, professeur à l'université de Leipzig; à partir de 1929, par Otto Reche et Hans Zeiss; à partir de 1930, par Reche et Bruno Kurt Schultz. En 1933, sous l'influence de Schultz, elle abandonna son caractère académique, changea complètement d'orientation et rallia le nouveau régime. Loin d'y collaborer «régulièrement», Günther y donna, en tout et pour tout, deux articles mineurs, l'un sur Jésus (*Wie sah Christus aus?*, VII, 1932, 118 ff.), l'autre sur la nuptialité et la fécondité humaine (*Bedeutung und Grenzen des Geschlechtstriebs in der Menschlichen Ehe*, XV, 1940, 122 ff.).

Quant à la grande revue scientifique *Zeitschrift für Rassenkunde und ihre Nachbargebiete* (à partir de 1937, *Zeitschrift für Ras-*

senkunde und die gesamte Forschungen am Menschen), publiée à partir de 1935 sous la direction d'Egon von Eickstedt, directeur de l'Institut d'anthropologie et d'ethnologie de l'université de Breslau, si elle compta dans son comité de patronage bien des célébrités de l'époque — R. Biasutti (Florence), J. Czekanowski (Lemberg), A.C. Haddon (Cambridge), L.S.B. Leakey (Cambridge), H. Lundborg (Uppsala), F. Sarrasin (Bâle), etc. —, la France y étant représentée par Henri Vallois, Günther n'en fut jamais le rédacteur en chef, n'appartint à aucun moment à son comité de rédaction, et n'y fit paraître que deux brefs articles pendant toute la durée de sa parution (*Rassenseelenforschung und Musikwissenschaft*, IX, 1939, 40-47; *Form und Grösser des Türkensattels und die Beziehungen zu den Kopfdimensionen*, XIII, 1942, 183-193).

Günther, enfin, ne fit paraître dans *Neues*

(11) *Le point de vue national-socialiste sur Günther est exprimé par Lothar Stengel-von Rutkowski, «Hans F.K. Günther, der Programmierer des Nordischen Gedankens», in «Nationalsozialistische Monatshefte», 68, novembre 1935, 962-998, et 69, décembre 1935, 1099-1114. (Ces articles ont ensuite été réunis en brochure). On notera que Günther n'a jamais donné un seul article à ces «Nationalsozialistische Monatshefte», revue politique et culturelle centrale du NSDAP, dirigée par Alfred Rosenberg.*

(12) Billig recopie lui-même le livre de Max Weinreich, «Hitler's Professors» (*Yiddish Scientific Institute, New York, 1946*), compilation médiocre et confuse, dont l'honnêteté n'est évidemment pas la qualité dominante.

(13) En 1936-1937, Günther a aussi reçu la Rudolf-Virchow-Plaquette, décernée par la Société d'ethnologie, d'anthropologie et de préhistoire de Berlin. Michel Polac, lui, a reçu en 1970 le prix Georges-Sadoul pour son film «Un fils unique». Georges Sadoul (1904-1967) était communiste. Doit-on pour autant en conclure que Polac est marxiste? Entre le stalinien Sadoul et le nazi Rosenberg, on a du mal, en tout cas, à savoir qui offrait le patronage le moins compromettant.

(10) *Après la guerre, des classifications analogues ont continué d'être employées, pour l'étude des populations européennes, tant dans les pays de l'Est que dans les pays occidentaux, que ce soit l'Allemagne (cf. Gerhard von Frankenberg, «Menschenrasen und Menschentum», Safari, Berlin, 1956), en France (cf. Eugène Pittard, «Les races et l'histoire», Albin Michel, 1953; Paulette Marquer, «Morphologie des races humaines», Armand Colin, 1967), en Belgique (Andor Thoma), aux Etats-Unis (Carleton S. Coon, Sauter), etc.*

Volk qu'un seul et unique article, sur la famille au Japon (*Die japanische Familie*, X, 1942, 3-6).

Ainsi, le bilan total de la collaboration «régulière» — Souchon dixit — de Günther à des publications «nationales-socialistes officielles» (qui, pour la plupart, n'en étaient pas) s'établit, pour toute la durée du IIIème Reich, à... quatre articles sans aucun caractère politique, représentant une vingtaine de pages environ !

Quant à la conférence inaugurale de l'Institut de recherches sur la question juive de Francfort, Günther y fut bien invité. Mais il n'y prononça pas un mot, ne collabora pas à ses publications, pas plus qu'il ne participa à la moindre activité dans les différentes organisations nationales-socialistes à caractère «racial» ou anti-sémitique (14). Ce que Souchon, Olender et Billig, se gardent, bien entendu, de préciser.

Un fait très remarquable, en revanche, est l'interdiction de publication dont fit l'objet, en 1944, un livre de Günther intitulé *Die Unehelichen in erbkundlicher Betrachtung*. Günther avait commencé à y travailler dans le courant de 1942, et y condamnait fermement le fanatisme, l'impérialisme et le militarisme. Confié à l'impression à l'automne de 1943, le livre fut interdit quelques mois plus tard, à la demande de Goebbels, de Himmler et de Bormann.

Le 18 août 1949, Hans F.K. Günther passe devant la chambre de «dénazification» (*Spruchkammer*). Celle-ci ne retient aucune charge contre lui, et souligne qu'«il a toujours été actif dans les milieux scientifiques internationaux et n'est jamais tombé dans la haine antisémite» (*sich immer im Rahmen internationaler Wissenschaft bewegt und sei nie in eine antisemitische Hetze verfallen*). Günther reprend immédiatement ses travaux, en liaison avec ses collègues allemands et étrangers. En 1953, il est choisi comme membre correspondant de l'American Society of Human Genetics. Il meurt à Fribourg en Brisgau, le 25 septembre 1968, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Précisons encore que l'affirmation souchonienne selon laquelle Günther, après la guerre, aurait été contraint de publier sous pseudonyme pour «échapper à sa réputation» est parfaitement fautive. En plus de ses mémoires, déjà cités, Günther a publié sous son nom ses deux grands livres d'histoire des peuples grec et romain (*Lebensgeschichte des hellenischen Volkes*, Hohe Warte, Pähl, 1956 et 1965 ; *Lebensgeschichte des römischen Volkes*, Hohe Warte, Pähl, 1957 et 1966), ainsi que bien d'autres ouvrages : *Formen und Urgeschichte der Ehe* (Musterschmidt, Göttingen, 1951), *Bauernglaube* (Hans Pfeiffer, Hannover, 1965), *Platon als Hüter des Lebens* (Hohe Warte, Pähl, 1966), *Vererbung und Umwelt* (Hohe Warte, Pähl, 1967), etc. Son essai sur *Le mariage, ses formes, son origine* est également paru, tout à fait normalement, chez Payot, en 1952, avec une préface de L. Lamorlette (15).

Que penser de l'œuvre de Günther ?

Qu'elle contient un certain nombre d'éléments intéressants, mais qu'elle est à beaucoup d'égards incompatible avec les vues de la Nouvelle droite.

Parmi ce qu'il y a de plus positif chez Günther, il faut signaler ses écrits sur la pensée héroïque (*Ritter, Tod und Teufel*, Lehmann, München, 1920), sur la pensée de Platon (*Platon als Hüter des Lebens*, op. cit.),

sur l'influence indo-européenne en Asie (*Die nordische Gedanke bei den Indogermanen Asiens*, Lehmann, München, 1934), sur la religiosité européenne (*Frömmigkeit nordischer Artung*, Jena, 1934), voire certaines des données rassemblées dans le *Rassenkunde des deutschen Volkes*. Beaucoup de ces éléments sont toutefois vieillissés, et exigent d'être appréciés de façon critique.

A propos de la «Northern League» : faux et usage de faux

D'autres aspects sont beaucoup plus critiquables. Dans son œuvre, Günther témoigne trop souvent d'une véritable obsession vis-à-vis du fait racial, dont il donne une approche presque exclusivement «zoologique». Il tend à reconduire la sociologie à la biologie. Il n'hésite pas à hiérarchiser les races entre elles, et prononce une apologie très exagérée de la race nordique (ce en quoi il s'oppose, par exemple, à l'approche ethnopluraliste d'un Ludwig Ferdinand Clauss). Ces aspects, qui sont précisément ceux qui lui valurent la faveur de certains nationaux-socialistes, sont, on s'en doute, en contradiction directe avec les points de vue développés par la Nouvelle droite. C'est la raison pour laquelle celle-ci n'a jamais publié d'articles de Günther, consacré à son œuvre de substantielles études ni, à plus forte raison, prononcé de plaidoyer en sa faveur (16) (17).

Venons-en à la Northern League. Cette association a été créée, non pas en 1958 comme le prétend Billig, mais en 1957, en Angleterre, avant de s'installer, très rapidement, aux Pays-Bas. Son fondateur, l'anthropologiste Roger Pearson, alors à Calcutta, lance à la même époque une revue, *Northern World*, dont le contenu est strictement culturel. (Son sous-titre : *A Cultural Non-Political Journal*). Deux ans plus tard, rentré en Europe, il constate que la Northern League est en train de se transformer en une organisation politique d'extrême droite. Il la quitte immédiatement et abandonne la direction de *Northern World*, qui cessera de paraître en 1963. Quelques années plus tard, il entame aux Etats-Unis une brillante carrière universitaire, publie chez l'un des plus grands éditeurs new yorkais un manuel scolaire intitulé *Introduction To Anthropology* (Holt Rinehart & Winston, New York, 1974), devient président du département d'anthropologie de l'université de Hattiesburg, puis doyen des affaires académiques au Collège technique de Butte, dans le Montana. Il lance enfin le *Journal of Indo-European Studies*, revue d'études indo-européennes dont la rigueur et le sérieux lui valent d'être aujourd'hui largement diffusée dans les milieux universitaires de tous les pays.

A l'heure actuelle, la Northern League (ou ce qu'il en reste) est animée à Amsterdam

par un dénommé Kruls. Ce n'est nullement un mouvement néo-nazi, mais un groupuscule d'extrême droite du type le plus classique, qui doit avoir quinze ou vingt adhérents et dont l'influence est rigoureusement nulle (18).

A propos de la Northern League, Billig écrit : «Comme on pouvait s'y attendre (sic), Günther en était l'un des membres fonda-

(14) Inauguré à l'Hôtel de ville de Francfort/M. du 26 au 28 mars 1941, l'Institut zur Erforschung der Judenfrage avait en fait été créé deux ans plus tôt, le 15 avril 1939. Rosenberg entendait surtout y concurrencer les activités menées par le Reichinstitut für Geschichte des Neuen Deutschlands, fondé en octobre 1935 par l'historien Walter Frank, dont il contestait les méthodes et les orientations. Les principaux animateurs en furent Max Grau et Peter-Heinz Seraphim. L'affirmation, parue dans «L'Histoire» (mars 1982), selon laquelle Günther aurait été «l'un des fondateurs de l'Institut de Francfort» n'en est que plus grotesque.

(15) Prolongeant la célèbre «Histoire du mariage» de Westermarck, ce livre contient, entre autres, une réputation assez brillante de la thèse du «mariage préhistorique» et de la «promiscuité primitive».

(16) Les contacts que la Nouvelle droite eut avec Günther (rencontre avec deux membres du comité de rédaction de «Nouvelle école» en août 1968, correspondance intermittente en avril 1966) confirmèrent l'ampleur des divergences et ne débouchèrent donc sur rien.

(17) Précisons, pour être tout à fait net, que les passages les plus tendancieux de l'œuvre de Günther ne le sont pas moins que les propos de Billig, Olender et Souchon. Et que, tout compte fait, le passé de Günther vaut largement celui de Mme Rébérioux.

(18) Il y a quelques années, «Nouvelle école» avait publié une publicité (payante) pour le bulletin «The Northlander», édité par la Northern League. Cette publicité n'a évidemment ni plus ni moins de signification que les publicités (payantes ou insérées à titre d'échange) parues dans «Nouvelle école» en faveur du «Nouvel observateur», de la revue «Erkenntnis», du «Journal of Palestinian Studies», du journal israélien «New Outlook», etc.

teurs» (op. cit., p. 57). C'est rigoureusement faux. Non seulement Günther n'a jamais été l'un des fondateurs de la Northern League, mais il n'y a même jamais appartenu. Dans son livre, Lutzhöft l'indique expressément (*Günther... gehörte nicht als eingeschriebenes Mitglied*, op. cit., p. 403). Or, Billig a lu l'ouvrage de Lutzhöft, puisqu'il le décrit, à juste titre pour une fois, comme «l'étude la plus détaillée de Günther et de l'école nordique» (p. 53). Par conséquent, il ment — et il sait qu'il ment.

Alain de Benoist, bien entendu, n'a jamais appartenu non plus à la Northern League. Sur ce point, Billig et Souchon jouent d'une confusion volontaire avec une association culturelle normande, la Ligue nordique, fondée en 1973-1974 par plusieurs journalistes, artistes et écrivains, dont Alain de Benoist a fait partie — et dont il a fait lui-même état, à ce titre, dans sa notice du *Who's Who* (édition de 1975-1976) (19).

Ainsi, tout le discours billigo-souchonien s'effondre. L'idéologie de la Nouvelle droite n'est pas «raciste», mais *antiraciste*. Haudry n'a jamais soutenu que les Indo-Européens «formaient originairement une race». Günther n'a jamais collaboré «régulièrement» aux publications citées par Souchon. Son attitude vis-à-vis du national-socialisme n'a pas été exempte de réticences, ni même d'opposition. Il n'a pas été «l'un des fondateurs» de la Northern League — à laquelle Alain de Benoist n'a pas non plus appartenu. Enfin, la Nouvelle droite n'a jamais entretenu avec lui de rapports intellectuels étroits.

Qu'on appelle l'inquisiteur ! Il vous fera avouer !

Ce qui frappe le plus, dans les pamphlets d'un Billig ou d'un Souchon, c'est la façon dont ils relèvent essentiellement de la *causalité diabolique*. Comme l'a écrit Alain de Benoist, l'œuvre de Günther, «tout compte fait, vaut bien celle de Lévi-Strauss ou de Lacan (la lisibilité en plus)» (*Le Quotidien de Paris*, 24-25 avril 1982). Or, de toute évidence, Souchon n'a jamais lu *une ligne* de Günther (dont il cite constamment le nom sans même parvenir à l'orthographier correctement une seule fois !). Mais peut-on demander à un Souchon d'avoir la moindre culture historique ou intellectuelle ? Pas plus qu'un Polac, il n'est capable de distinguer entre Clauss et Günther, Moeller van den Bruck et Johann von Leers, Hans Sponholz et Wilhelm Schäfer. Günther a écrit une bonne quarantaine de livres, où il a réuni quelques milliers de données. Qu'on puisse lire ces livres comme on lit ceux de Lukács ou d'Adorno, en notant ce qui peut y avoir d'intéressant, en soulignant ce qui doit être critiqué ou rejeté, voilà ce qui rend malades Billig et Olender. La démarche de ces der-

niers relève entièrement de la *démonologie*. Haudry a cité le titre d'un livre de Günther. C'est comme s'il avait invoqué le diable.

C'est que, précisément, il n'est pas question de lire. Il n'est pas question de rendre compte d'une œuvre. Vis-à-vis de Günther comme vis-à-vis de la Nouvelle droite, il s'agit seulement de *dénoncer*. Détruire, disent-ils. Et dès lors, la fiche de police prend tout naturellement le pas sur la fiche de lecture. On n'est pas jugé sur ce que l'on écrit — sur l'ensemble de ce que l'on écrit —, mais sur des points de détail, des questions de virgule, des distinctions dont on a fait l'objet, des lettres qu'on a reçues, des «contacts» réels ou supposés. Méthode de flic ou d'ecclésiastique. Avec qui est-on en rela-

Une méthode infaillible pour faire dire n'importe quoi à n'importe qui

Quand Souchon et les zigotos de son acabit lisent les publications de la Nouvelle droite, ce n'est évidemment pas pour rendre compte de ce qu'il y a dedans. C'est pour enrichir leur collection, c'est-à-dire pour trouver, au fil des lignes (ou, plus généralement, entre les lignes), ce qui pourrait servir à corroborer leurs idées préconçues. La méthode, notons-le-bien, est infaillible. Elle permet de faire dire n'importe quoi à n'importe qui. (Qu'on me donne dix pages d'un auteur, disait quelqu'un, et je me charge de le faire condamner à mort).

Cette démarche a également le mérite de la simplicité. Tout ce qui convient par rapport à la thèse arrêtée par avance est retenu (même si cela ne représente que 2 % de l'ensemble) ; tout ce qui contredit la thèse est écarté ou gommé, ou encore interprété comme «alibi», «dissimulation», «couverture», etc. (même si cela représente 98 % du total). De cette façon, on écarte les nuances, les réserves, les textes gênants. On feint d'ignorer les contradictions. On attribue à un auteur l'opinion des auteurs qu'il s'est contenté de citer. On tronque les citations, on les dénature en les sortant de leur contexte, etc. C'est ainsi qu'on peut fabriquer des «dossiers» sur la Nouvelle droite, où l'essentiel de ses travaux n'est pas évoqué *une seule fois*.

Prenons un exemple. Dans *Eléments* (8-9, novembre 1974 - février 1975), Alain de Benoist publie, il y a sept ans déjà, un long entretien intitulé *Contre tous les racismes*. Il y explique — position qui sera ensuite cent fois répétée et développée — pourquoi il y a, en profondeur, incompatibilité totale entre les doctrines ou les attitudes racistes et les idées de la Nouvelle droite. Au revers d'une phrase, pour montrer que certains racismes insidieux peuvent aussi se dissimuler «sous le masque d'un «antiracisme» de convenance», il cite un passage des *Nuisances idéologiques* (Calmann-Lévy, 1971), où le professeur Raymond Ruyer déclare qu'«un

racisme intelligent, qui a le sens de la diversité des ethnies, est moins nocif qu'un anti-racisme intempérant, niveleur et assimilateur». Le propos relevant du sens commun, et le professeur Ruyer n'étant pas précisément un théoricien raciste, tout commentaire semble apparemment superflu. Erreur ! Chez Michel Polac, en 1982, cela devient : «Je noterai qu'il (Alain de Benoist) a écrit une fois qu'il «condamnait le racisme, sauf le racisme intelligent»...» (*Le Quotidien de Paris*, 24-25 avril 1982).

On constate tout de suite, dossier en main, que : 1) la phrase est citée de façon erronée ; 2) elle est sortie de son contexte, à savoir d'une longue critique *contre* le racisme ; 3) elle est portée au compte d'Alain de Benoist, qui ne l'a jamais écrite, tandis que le nom de Raymond Ruyer est escamoté. Dès lors, de deux choses l'une. Soit Polac sait ce qu'il en est, et c'est un escroc. Soit il s'est laissé abusé, ce qu'on veut bien croire, et c'est un imbécile qui a fait preuve, en excitant de la sorte à la haine, d'une légèreté *criminelle*.

Pour bien apprécier la campagne que l'on vient d'évoquer, il faut d'abord comprendre que tous ses protagonistes sont étroitement liés entre eux. Dans un précédent article,

(19) Les notices du «Who's Who» étant rédigées par les intéressés eux-mêmes, on se doute bien qu'Alain de Benoist, s'il avait adhéré à une organisation dont les idées sont manifestement contraires à celles qu'il exprime, n'en aurait pas lui-même fait mention. Alain de Benoist appartient par contre à plusieurs associations culturelles ou scientifiques étrangères. Il en a toujours mentionné l'intitulé dans la langue d'origine. Or, c'est bien «Ligue nordique» et non «Northern League» qu'on pouvait lire dans le «Who's Who». Notons enfin que le mot anglais «northern» ne signifie d'ailleurs pas «nordique» (angl. «nordic»), mais «septentrional».

nous avons déjà eu l'occasion de faire le point sur le «réseau Souchon» (20). Ce réseau «doublonne» avec un autre. Qui gravite autour de personnages tels que Maurice Olender, Alain Schnapp et Pierre Vidal-Naquet.

Chez Fayard, Maurice Olender anime la revue *Le genre humain*, où l'on retrouve Albert Jacquard, Léon Poliakov, Jean-Pierre Vernant, Vidal-Naquet, etc. C'est également lui qui a dirigé le volume *Le racisme, mythes et sciences*, publié, en hommage à Léon Poliakov, aux éditions Complexe, de Bruxelles, en 1981. On y lit, entre autres, des textes de Colette Guillaumin, Albert Jacquard, Pierre Vidal-Naquet, Patrick Girard, Alain Schnapp, Elisabeth de Fontenay, etc. Les éditions Complexe sont elles-mêmes animées par André Versaille, qui, dans *Libération* (31 mars 1982), dénonçait récemment la sociobiologie et son «utilisation par la Nouvelle droite» (sic). Albert Jacquard collabore aussi au bulletin publié par les éditions Complexe.

Alain Schnapp, élève de Pierre Vidal-Naquet, a dirigé la publication d'un livre intitulé *L'archéologie aujourd'hui* (Hachette, 1980), où l'on retrouve la signature de Jean-Pierre Demoule et de Pierre Vidal-Naquet (21). Son épouse, Annie Schnapp-Gourbeillon, n'est autre que la traductrice de l'édition française du livre de Michael Billig (22). Quant à Madeleine Rébérioux, qui fut très engagée dans l'action pro-FLN au moment de la guerre d'Algérie, elle eut l'occasion de travailler activement avec Pierre Vidal-Naquet à l'époque où celui-ci animait le journal *Vérité-Liberté* (23).

Les falsificateurs refusent le libre débat intellectuel

Les raisons de l'hostilité que ces différents personnages peuvent témoigner à l'encontre de la Nouvelle droite sont bien claires. La première tient à son existence même. En France, depuis la guerre, la Nouvelle droite représente la première et la seule école de pensée qui soit apparue «à droite». Aucun groupement intellectuel de droite, dans le monde entier, n'est parvenu à l'heure actuelle au niveau d'influence théorique et matérielle qui est le sien. On conçoit que cela empêche de dormir beaucoup de monde. A commencer par eux qui jouissaient, hier encore, d'une sorte de monopole dans le domaine des idées, et qui voudraient bien que le débat continue à se réduire à un monologue.

En dépit de toutes les attaques lancées contre elles, sur les modes et dans les registres les plus différents, la Nouvelle droite, au fil des années, n'a cessé de progresser. Elle n'a

cedé à aucune pression, à aucun chantage, à aucune menace. Elle ne s'est pas laissée intimider. Chaque fois qu'on s'en est pris à elle, elle a rendu coup pour coup. Face aux falsificateurs, aux diffamateurs et aux escrocs, elle n'a cessé de réclamer un libre débat intellectuel. Elle continuera de le réclamer. Et elle l'obtiendra.

Le second motif de la récente campagne contre Jean Haudry et les «Indo-Européens» tient à l'enjeu du débat. Il s'agit de la mémoire des Européens et, par conséquent, aussi de leur avenir.

Il ne faut pas se dissimuler que, si Geor-

Le génocide de la mémoire est un crime contre l'humanité

Cette pensée, en outre, s'avérait entièrement antagoniste avec l'idéologie dominante. L'idéologie indo-européenne, constate lui-même Jean-Paul Louis, présente comme harmonieuse une société hiérarchisée, fondamentalement anti-égalitaire, avec toutes ses conséquences» (art. cit.). Il ajoute : «Sur l'opposition égalité-hiérarchie, il faut accorder, sans tomber dans des oppositions simplistes, que la Nouvelle droite n'a pas tort : la tradition judéo-chrétienne est souvent égalitariste, la tradition indo-européenne est fortement hiérarchisée» (ibid.). Identifier l'idéologie indo-européenne, la reconnaître pour *sienne*, se la «réapproprier» pour résoudre la crise *présente* en vue d'un *nouveau commencement*, c'est donc, automatiquement, percevoir tout ce qui sépare cette pensée qui a présidé à nos origines des valeurs et des mythes que nous subissons *aujourd'hui*. Derrière la muséographie du savoir universitaire, tel est le véritable enjeu du débat : un *conflit des mémoires*.

Devant le développement des études indo-européennes, les tenants de l'*ex oriente lux* ont dû composer. Ils sont bien obligés de

ges Dumézil a si longtemps — quoi que prétendent certains de ses récents «admirateurs» — été tenu dans l'«enfer» de la pensée universitaire, c'est dans une large mesure parce qu'il démontrait, avec des travaux d'une rigueur et d'une érudition exceptionnelles, que, dès le IIIème et le IVème millénaires avant notre ère, l'Europe était habitée par un *peuple* porteur d'une culture et d'une «idéologie» parfaitement cohérentes, structurées, complexes, et que dès lors, aux yeux de certains, cette découverte présentait le «danger» de remettre en cause le vieux mensonge de l'*ex oriente lux*.

reconnaître qu'il a existé une langue indo-européenne, une religion indo-européenne, une poésie épique indo-européenne, une «idéologie» européenne. Mais ce qu'ils essaient de nier, c'est l'existence d'un *peuple* indo-européen, porteur de cette langue, de cette religion, de cette poésie épique, de cette «idéologie». Quand Dumézil, par exemple, publie un livre intitulé *Les dieux souverains des Indo-Européens* (Gallimard, 1979), il faudrait comprendre «les dieux souverains des fantômes». Il y aurait une langue, mais pas de solidarité organique entre ceux qui la parlèrent. Il n'y aurait pas de peuple indo-européen, mais une addition hasardeuse d'individus, une masse indifférenciée — d'où, précisément, aucune «idéologie» structurée, unifiée, n'aurait pu sortir (24).

(23) *Universitaire d'extrême gauche, adhérente du PCF depuis sa jeunesse (et pendant toute la période du stalinisme), Madeleine Rébérioux, alors professeur au lycée Marcelin-Berthelot de Saint-Maur, participe en 1957 à la direction du Comité pour la défense des libertés et de la paix. Trois ans plus tard, elle participe (anonymement) à la rédaction de «Vérité-Liberté». En septembre 1960, elle signe le «manifeste des 121», en même temps que J.P. Vernant et Pierre Vidal-Naquet, puis, un mois plus tard, le manifeste du Mouvement anticolonialiste français, alors animé par le terroriste Henri Curiel. Elle figure également, en décembre 1961, parmi les participants au meeting de fondation, à Paris, de la Ligue d'action pour le rassemblement antifasciste. Elle sera finalement exclue du PCF (cellule Sorbonne-Lettres) en 1968, en compagnie de Paul Rozenberg. (Cf. Hervé Rotman et Patrick Hamon, «Les porteurs de valises. La résistance française à la guerre d'Algérie», Albin Michel, 1979 ; 2ème éd. révisée : Points, 1981).*

(24) *Ce doute hypercritique, notons-le bien, est parfaitement unidirectionnel. On se demande «si les Indo-Européens ont existé», mais on ne s'interroge pas sur les fables de la Bible, ni sur la «réalité» de Moïse et d'Abraham.*

(20) Cf. David Barney, «Les nouveaux corbeaux», in «Éléments», 32, novembre-décembre, 1979, 23-25.

(21) *A propos de ce livre, le préhistorien P.R. Giot déclarait pudiquement, dans la célèbre revue anglaise «Antiquity» (LV, 214, juillet 1981), qu'il était «diversement apprécié parmi les universitaires du fait de son intrusion dans les questions relevant de la politique de l'archéologie». D'une façon plus générale, il y aurait beaucoup à dire sur le caractère proprement idéologique de certains travaux publiés par les hellénistes de la tendance Vidal-Naquet (J.P. Vernant, M.I. Finley), et sur la façon dont les vues de Schnapp ou de J.P. Demoule en matière d'archéologie se situent par rapport au débat sur la «New Archeology» (cf. à ce sujet Paul Courbin, «Qu'est-ce que l'archéologie ?», Payot, 1982).*

(22) *L'édition allemande (Neue Kritik, 1981) est, elle, préfacée par Lothar Baier, autre adversaire de la Nouvelle droite.*

Dans la revue *Historiens et géographes* (février 1982), Alain Duval constatait récemment qu'en France, «la protohistoire n'a pas droit de cité dans l'enseignement secondaire (...) elle est gommée, niée, absente» (25). Ce n'est pas un hasard. L'influence des *néga-teurs de la mémoire* est à l'origine directe de la dégradation de l'enseignement de l'histoire. Il s'agit toujours en effet de masquer les origines. Il s'agit de faire oublier que l'homme naît d'abord comme *héritier*, et qu'il lui appartient d'assumer et de renouveler cet héritage. Il s'agit de faire croire aux Européens qu'ils n'ont vraiment commencé à exister qu'avec la conquête romaine ou la colonisation chrétienne, qu'ils sont les descendants spirituels d'Abraham, qu'avant d'être soumis à la férule des valeurs bibliques, il n'étaient que des «sauvages», des «barbares» — comme ces Romains, dont le brave Piganiol disait naguère qu'ils se bornaient à redouter «les esprits errants capricieux» (*Histoire de Rome*, 1939, p. 33).

«Les mythes d'origine, autour desquels s'articule la surrection d'un peuple, remarque fort justement Freddy Raphaël, constituent également les lignes de force à partir desquelles se construit son identité tout au long de l'histoire» (in Jean Halpérin et Georges Levitte, éd., *Politique et religion. Actes du XXème colloque des intellectuels juifs de langue française*, Gallimard, 1981, p. 147). L'inconvénient, c'est qu'aux yeux de certains, apparemment, il y a des peuples qui n'ont pas droit à leurs «mythes d'origine» ni, par conséquent, à leur «identité». Les Européens sont de ceux-là. Ils n'ont pas droit

à la mémoire de leurs origines — parce que, si cette mémoire leur était *restituée*, il se pourrait bien qu'ils ne supportent plus ce qu'ils subissent actuellement (26). Leur *amnésie* est préférable. Elle est même *profitable*, et c'est pourquoi on l'entretient. C'est pourquoi on réalise le *génocide de la mémoire*. «Qui contrôle le passé, contrôle l'avenir», disait George Orwell. Ce mot n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Quel avenir nous réservent-ils, ceux qui mettent tant de fièvre à nous dénier *notre* passé — sinon *le leur* ? Voilà ce qui, précisément, est insupportable. Tuer nos ancêtres, c'est nous tuer deux fois. Là réside, à nos yeux, ce qu'on pourrait légitimement appeler — et traiter comme tel — un crime contre l'humanité.

Pour nous, qui n'enrôlons personne contre son gré sous cette bannière, traiter des Indo-Européens ne saurait être un sport gratuit, une réflexion en chambre sur des phénomènes sans valeur normative, sur des langues sans parlants ou des cultures sans peuples. Les études indo-européennes ne sont pas la science d'une chose morte. L'«idéologie» indo-européenne — «l'ensemble des façons de voir le monde» (Dumézil) de nos plus lointains ancêtres —, cette idéologie dont la force était si grande qu'elle a pu resurgir jusqu'en plein Moyen Age (travaux de Georges Duby, Jacques Le Goff, Joël Grisward), nous parle encore. Elle n'a même de valeur que dans la mesure où elle nous parle, nous porte et peut encore nous *mobiliser*. On ne saurait l'étudier à la façon dont on se penche sur une aire sumérienne ou une

cabane sur pilotis. Le «passé», pour nous, n'est qu'une *dimension de notre actualité* présente et à venir. Tout savoir est *auxiliaire de la vie d'un peuple*. Tel est du moins notre point de vue. Savoir d'où nous venons et ce que nous avons été, c'est aussi, dans une certaine mesure, savoir ce que nous sommes, ce que nous devons être et où nous pouvons aller. Dans notre *provenance* réside aussi notre *destination*. Là réside notre identité réelle, notre raison d'être, le sens même de notre existence. Sans connaissance de ce qui nous a précédés, nous ne sommes que du présent — de l'instant présent. C'est-à-dire que nous ne sommes rien.

Polac sur son pot et Souchon dans sa procure

Mais ce sont là, bien sûr, des considérations assez étrangères à Polac, Souchon, Olender et Cie. Ils n'ont pas, eux, de problèmes de conscience. Cela ne les gêne pas, Polac sur son pot, Souchon dans sa procure, Olender dans ses cénacles, de diffamer publiquement un courant de pensée et d'exciter à la haine contre les hommes qui le représentent. Cela ne les gêne pas de créer un climat de violence, d'intolérance, d'exclusion, d'absence de débat. Cela ne les gêne pas d'offrir un alibi à ceux qui seraient tentés, sur la foi de leurs divagations, d'envoyer des menaces et de commettre des attentats. Il n'y a pas chez eux le moindre doute, la moindre interrogation. Ils salissent, ils déshonorent. Si demain on tue ceux qu'ils ont montré du doigt, ils s'en laveront les mains, les belles âmes.

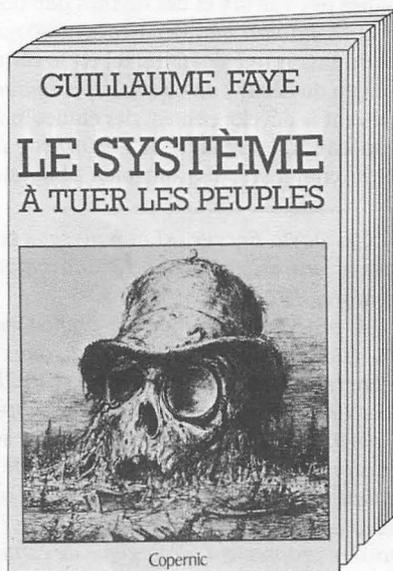
La valeur d'un courant de pensée est inversement proportionnelle à celle de ses ennemis. De ce côté-là, on est gâtés : la Nouvelle droite est tombée sur les plus cons.

David BARNEY

(25) Lire aussi, dans le même numéro d'«*Historiens et géographes*» (pp. 619-656), l'excellente mise au point de Yann Le Bohec sur «*La Gaule romaine et son legs*».

(26) B.H. Lévy, pour ne citer que lui, a au moins le mérite d'abattre les cartes lorsque, citant Rosenzweig, il affirme qu'au regard de l'histoire, «*tout se passe.. comme si les catholiques, ces missionnaires impénitents, arpenteurs infatigables des terres et des âmes païennes, avaient pour tâche de préparer le cadre, historique et presque séculier, où les saintes valeurs juives, pieusement gravées, en attendant, aux éternelles tables de la Loi, pourront un jour s'éployer*» («*Le Matin*», 23 mars 1982). Point de vue qu'André Glucksmann, qui ne fait pas dans le détail, résume d'un mot : «*L'Europe sera juive ou ne sera pas*» («*Libération*», 16 avril 1982). *Ecrits provocateurs, propres, hélas, à susciter l'antisémitisme.*

Un livre-clé pour le combat des idées



L'impitoyable réquisitoire que dresse Guillaume Faye contre nos sociétés de consommation, soumises au double esclavage de la technique et de l'argent, ravirait un gauchiste. Disciple d'Alain de Benoist, animateur comme lui de la nouvelle droite, l'auteur n'épargne rien de cette uniformisation planétaire des peuples...

En analyste méticuleux, l'auteur montre à quelles lois obéit ce nivellement mondial. Un ton vif, des formules brillantes, soutiennent son argumentation.

Gilbert Comte

Le Monde du 7 août 1981